

hommes et une femme s'étaient enfuis, emportant des provisions pour huit jours. Ils étaient armés de casse-têtes indiens et de couteaux. On ajoutait qu'ils étaient partis avec l'idée chimérique d'aller par terre à la Chine, ou de trouver dans la Nouvelle-Hollande une colonie où ils seraient reçus et entretenus sans travailler. On supposa généralement que ce conte absurde n'était destiné qu'à couvrir leur dessein réel; et que sans doute ils chercheraient à se procurer des canots, et à s'embarquer à bord des bâtimens de transport après que ceux-ci auraient quitté le mouillage devant Sidney. Dès qu'on se fut aperçu de leur fuite, un officier avec un détachement de soldats furent dépêchés à leurs trousses. On suivit leurs traces jusqu'à une anse du port, où on les perdit complètement. Quelques jours après l'équipage d'un bâtiment de transport étant allé couper du bois sur la rive du nord, aperçut la femme qui avait accompagné les fugitifs. Depuis trois jours elle s'en était séparée, et errait seule, ignorant où elle se trouvait, jusqu'au moment où elle atteignit la côte; heureusement pour elle, le canot arriva quelques instans après. Le lendemain on expédia plusieurs embarcations vers l'entrée de la baie, et l'on rencontra le mari de cette femme, qui fut amené à Sidney. Ces deux individus interrogés donnèrent sur leur projet les mêmes détails dé-

raisonnables rapportés plus haut. Ils avaient singulièrement souffert de la fatigue, de la faim et de la chaleur. L'homme avait perdu ses compagnons quarante-huit heures avant qu'on le découvrit; et l'on n'en eut aucunes nouvelles pendant plusieurs jours, quoique l'on envoyât sans cesse des canots du côté vers lequel on savait qu'ils s'étaient dirigés.

Trois de ces malheureux furent rencontrés quelque temps après par des officiers dans le voisinage de Broken-Bay. Malgré leur triste position, ils firent des difficultés pour se rendre; et quand on les questionna, ils répondirent qu'ils avaient simplement désiré de vivre sans travailler. Ils furent renvoyés à Paramatta; mais l'expérience ne les avait pas instruits: peu de jours après ils s'évadèrent de nouveau. Des détachemens battirent aussitôt le pays; on en ramena treize de ceux qui s'étaient enfuis les premiers et dont l'état faisait pitié; on les trouva nus et presque morts de faim. Quelques-uns avaient principalement vécu en suçant les arbustes et les fruits sauvages. Comme, malgré la misère que ces gens avaient éprouvée, l'habitude de se cacher dans les bois pour ne pas travailler, semblait gagner, le gouverneur fit assembler tous les déportés arrivés depuis le commencement de l'année, et leur dit que pour les empêcher de s'écarter à l'avenir des

endroits où on les avait placés pour accomplir leur tâche, il enverrait de côté et d'autre, des troupes de militaires qui auraient ordre de tirer sur les fugitifs partout où on les apercevrait; il ajouta que ceux que l'on ramènerait vivans seraient placés dans une partie du port d'où ils ne pourraient pas s'échapper, ou bien enchaînés ensemble et mis au pain et à l'eau pendant tout le temps de leur bannissement : enfin il leur dit qu'il était instruit du projet qu'ils avaient formé de s'armer et de s'emparer des magasins; et les avertit que s'ils faisaient la moindre tentative de ce genre, quiconque serait pris, serait à l'instant puni de mort. Les ayant ainsi prémuni contre les desseins extravagans qui pourraient leur passer par la tête, il leur pardonna de petites fautes, les exhorta paternellement à retourner à leur travail, et en changea les heures conformément à une demande qu'ils lui avaient adressée.

Ce ne fut pas au reste la seule fois que des déportés s'échappèrent en s'imaginant qu'ils pourraient aller par terre jusqu'à la Chine : tant l'ignorance fait faire de sottises! Plusieurs de ces malheureux périrent misérablement au milieu des bois; quelques-uns après avoir souffert horriblement de la faim, eurent la force de revenir jusqu'à la colonie, où ils racontèrent la fin déplorable de leurs compagnons. Le triste récit de

leurs aventures ne pouvait rien sur l'esprit de ceux qui étaient infatués de l'idée dont ils avaient failli à être les victimes. On apprenait, peu de jours après le retour des premiers, que d'autres avaient fait la même tentative. Le plus grand inconvénient qui résulta de ces entreprises folles, fut qu'un bon nombre de ces fugitifs se mit à mener une vie vagabonde, et devint un fléau véritable pour la colonie. Il fallut envoyer des détachemens armés pour maintenir la sûreté pendant la nuit autour de Sidney et de Paramatta, et pour préserver les récoltes des dégradations de ces bandits.

Parmi les condamnés arrivés au mois de septembre 1792, il s'en trouvait un qui dès son entrée dans la colonie avait mérité la bienveillance du gouvernement. C'était un homme très-connu en Angleterre, comme le filou le plus habile qui eût existé. Né dans une famille honnête, et qui tenait un rang dans la société, George Barrington, égaré par son goût pour la dissipation, commit dans sa jeunesse une faute pour laquelle il fut arrêté et conduit devant les tribunaux. Faute de preuves suffisantes, le jury le déclara non coupable. Le juge en annonçant à Barrington la décision qui le renvoyait absous, l'exhorta de la manière la plus touchante à prouver désormais par sa conduite que les fruits de la bonne éduca-

tion qu'il avait reçue, n'étaient pas entièrement perdus, et que la leçon sévère qu'il venait de recevoir lui avait été utile. On prétend que Barrington lui répondit : « Monseigneur, je remercie votre seigneurie de l'avis paternel qu'elle veut bien me donner; mais je crains bien qu'il ne me soit pas possible d'en profiter. Je suis un homme difamé; j'aurai beau faire, ma comparution devant la justice m'empêchera d'être admis par les hommes avec lesquels je puis aller de pair; à chaque instant je courrai le risque de m'entendre désigner par une dénomination offensante. On ne me laissera que le choix des moyens de m'écarter de la voie du bien. Que votre seigneurie ne soit donc pas surprise si elle me revoit de nouveau. »

Effectivement Barrington fut plusieurs fois traduit en justice pour des vols; mais il connaissait si bien les lois, qu'il sut éluder leurs atteintes. Avec beaucoup d'esprit, il était entré dans la carrière de la jurisprudence, que son père avait parcourue. Les connaissances qu'il acquit, lui donnèrent le moyen de calculer tellement ses actions, que les preuves n'étaient jamais assez évidentes pour qu'on pût le condamner. Enfin en 1790 les témoignages furent si positifs, que malgré tous les subterfuges auxquels il eut recours, et qui lui avaient dans beaucoup d'occasions sauvé le châtement, il fut déclaré coupable

ble et condamné à la déportation. Malgré sa mauvaise conduite, il avait conservé des amis, qui à l'instant où il reçut la nouvelle qu'il allait être embarqué avec ses compagnons de malheur, lui donnèrent des marques d'un intérêt véritable. Ils lui firent présent de tant de choses, qu'il était sûr de ne manquer de rien à l'avenir.

Déjà le repentir avait ouvert les yeux de Barrington sur sa conduite. « Quoique nous eussions quitté la prison à sept heures du matin, dit-il, et qu'il y eût peu de monde dans les rues, notre marche produisit sur moi une forte impression. La honte de me trouver au milieu de coquins de toute espèce, dont quelques-uns étaient à peine au-dessus de la brute, et qui gorgés de liqueurs fortes proféraient des blasphèmes horribles, ou répétaient des chansons d'une licence dégoûtante, m'infligeait une peine plus rigoureuse que celle à laquelle la loi de mon pays m'avait condamné, et vengeait pleinement la société que j'avais si grièvement offensée. »

Absorbé dans les réflexions les plus humiliantes, il ne revint à lui que lorsqu'on l'eut fait monter sur le pont du vaisseau qui devait le transporter dans un monde nouveau. Quelle douce consolation dans sa misère! il aperçut un de ses amis, qui par ses soins généreux, non-seulement lui fit avoir une place pour ses effets dans le

magasin du bâtiment, mais lui obtint aussi la permission de monter sur le pont sans être chargé des fers sous lesquels il était condamné à gémir; enfin il lui procura la faveur d'être admis à la table du maître d'équipage et des autres officiers mariniers. Ceux-ci en furent très-contens, parce qu'il apportait une bonne provision de vivres. On lui donna un hamac, qui fut placé près de celui du maître d'équipage. Il ne tarda pas à trouver l'occasion de faire voir qu'il était reconnaissant des bienfaits dont on le comblait.

Les déportés avaient tramé le complot de s'emparer du bâtiment. Le capitaine ayant par humanité permis à dix d'entre eux de se promener ensemble et libres de fer sur le pont, ils choisirent pour exécuter leur projet le moment où il ne s'y trouvait que Barrington et le matelot qui tenait la barre du gouvernail. Frappé du bruit qu'il entendit sur le gaillard d'avant, le premier y courut pour en connaître la cause. Deux conjurés l'arrêtèrent en chemin. L'un d'eux armé d'un sabre arraché à la sentinelle qu'il avait tuée d'un coup de pistolet, le leva sur Barrington, qui heureusement saisit une vieille hallebarde: il en perça son antagoniste, fit reculer les autres, et se maintint dans sa position à l'entrée du gaillard d'arrière; cependant le nombre de ses ennemis augmentait, et il allait être forcé, quand

la décharge d'une espingole tirée de derrière lui les mit en fuite. Le capitaine averti par le timonier s'était armé à la hâte; bientôt tous les officiers survinrent, et les mutins furent chassés dans la cale. Cette attentat exigeait une punition prompte et exemplaire: deux des chefs de révolte furent à l'instant pendus à la grande vergue, et d'autres reçurent des coups de fouet; tous furent enchaînés.

L'ordre rétabli, le capitaine remercia hautement Barrington d'avoir sauvé le vaisseau: il lui promit de reconnaître, dès qu'il le pourrait, le service signalé qu'il venait de rendre, et donna ordre au commis aux vivres de lui fournir ce qu'il désirait. Chaque jour il lui envoyait de sa table des vivres frais. Ces présens augmentèrent l'estime que déjà les commensaux de Barrington lui portaient, et ils se félicitèrent de n'avoir fait aucune difficulté de l'admettre parmi eux.

Lorsque l'on relâcha au cap de Bonne-Espérance, le capitaine remit à Barrington un bon de cent piastres sur un négociant de la ville, et lui dit que toutes les fois qu'un canot irait à terre, il aurait la liberté d'en profiter. Enfin quand le navire fut arrivé à sa destination, il fit un rapport si favorable de la conduite de Barrington, que Phillip lui en témoigna sa satisfaction, lui assura qu'il ne négligerait rien pour rendre son existence agréable, et que s'il continuait à mener une vie

recommandable, il pouvait compter sur les marques de sa bienveillance. Dès le lendemain il lui confia la surveillance des déportés établis à Paramatta. Barrington s'acquitta de ses fonctions à la satisfaction générale.

D'un autre côté sa douceur envers les naturels lui gagna leur amitié : quand il en rencontrait, il leur faisait toujours quelque petit présent ; c'était le meilleur moyen de conserver leur affection. Dès qu'il se fut établi à Paramatta, il donna une nouvelle preuve de son retour sincère au bien, par le soin qu'il mit à cultiver le terrain qu'on lui avait concédé. En peu de temps sa basse-cour fut une des mieux garnies de la colonie. Son jardin était un des plus productifs. Une femme déportée et son fils âgé de treize ans et demi lui avaient été envoyés pour l'aider. Lorsque Phillip venait à Paramatta, il ne manquait jamais de faire une visite à Barrington et de lui adresser des éloges, tant sur la culture de sa ferme, que sur la manière dont il dirigeait les déportés confiés à sa surveillance.

Un événement imprévu vint répandre sur l'existence de Barrington, un charme qu'il n'avait pas pu espérer. « L'on dit communément, s'écrie-t-il, que les vertus unissent les gens de bien ; je puis assurer que les remords et les malheurs lient aussi les hommes qui ont à regretter de n'avoir

pas toujours suivi la voie du bien. Je m'étais intimement attaché à un jeune homme qui cultivait une ferme à quatre milles au nord de Paramatta, près des limites septentrionales de la colonie. J'allais le voir deux à trois fois par semaine. Un jour que je revenais de chez lui suivi de Tim, fils de ma ménagère, nous vîmes un kangorou traverser le chemin devant nous. A l'instant je lui tirai un coup de fusil qui lui cassa une patte de derrière ; malgré cette blessure qui retarda sa course, nous fûmes obligés de le poursuivre pendant plus d'une heure avant de l'approcher assez pour l'achever.

« L'animal était si gros et si pesant, que je ne pouvais avec l'aide de mon jeune compagnon l'apporter chez moi. Je cherchai donc un lieu où je pourrais le cacher jusqu'au lendemain. Ayant découvert un creux sur le bord d'un ravin profond, je l'y déposai, et l'ayant couvert de branches, d'herbes et de pierres, je songeai à revenir chez moi.

« Le soleil était couché ; une faible lueur nous éclairait encore ; mais la nuit approchait, et je commençai à concevoir de l'inquiétude de me trouver dans l'obscurité, si loin de ma maison. La poursuite du kangorou m'avait fait oublier de tracer des marques pour retrouver mon chemin ; et je craignais de m'égarer pendant le crépuscule

qui durait encore. Le pauvre Tim, quoique rendu de fatigue, s'efforçait de soutenir mon espoir, en m'assurant que nous étions dans la bonne route, et que nous arriverions à temps pour faire à neuf heures la revue de mon monde, ajoutant que dans le cas où nous serions obligés de passer la nuit dans les bois, il saurait bien couper de l'herbe pour m'en faire un lit, qu'il veillerait pendant que je dormirais, et tirerait hardiment sur tel ennemi qui se présenterait. « Vous savez bien, » ajouta-t-il, que les naturels ont tellement peur « d'un fusil que je n'aurais qu'à leur montrer le « nôtre pour les mettre en fuite. » Le courage et l'affection de cet enfant me firent rougir de mon peu de fermeté, qui ne me permettait pas de lui cacher mon inquiétude. Après avoir marché pendant deux grandes heures, nous étions aussi loin de toute habitation que deux heures auparavant. Nous ne nous souvenions pas d'avoir jamais aperçu aucun des objets qu'un reste de clarté nous laissait encore apercevoir. Cependant nous distinguions à travers les arbres la rivière de Paramatta dans l'enfoncement, mais sous un aspect différent de celui que nous connaissions. Ranimés par cette vue, nous hâtons le pas avec l'espoir d'arriver bientôt sur ses bords; une ravine profonde nous arrête. Renonçant alors à l'idée d'atteindre à ma maison, et voyant d'ailleurs que la

fatigue avait réduit le pauvre Tim aux abois, je me décidai à passer la nuit dans le lieu où nous étions.

« Je me mis donc à arracher de l'herbe et à rompre des branches d'arbre pour faire du feu. Tout à coup Tim accourt à moi, et me dit de ne pas prendre tant de peine, parce qu'il a découvert une cabane où il y a beaucoup de bois sec. Il m'y conduit; c'était une de ces huttes que les sauvages élèvent dans le temps de la chasse: la saison pendant laquelle ils la font, venait de finir; ainsi je ne devais pas craindre qu'il vinsent me surprendre. J'allumai du feu; il y avait dans un coin de la cabane un tas d'herbe sèche; je l'étendis pour nous coucher. Mais je pressai inutilement mon fidèle Tim de prendre place près de moi. Il me pria de lui confier mon fusil pour me garder pendant que je dormirais: j'étais trop agité pour me livrer au sommeil; je tirai un livre de ma poche et je résolus de lire jusqu'au jour. Au bout d'une demi-heure Tim laissa échapper son arme de ses mains et s'endormit profondément: quelques momens après mon livre tomba des miennes, et je fis comme lui.

« J'ignore combien de temps dura notre sommeil. Réveillé soudainement par la piqûre des fourmis, je vis que le jour commençait à paraître; j'appelai Tim: nous partimes. Après avoir

suivi la ravine l'espace d'un mille, nous arrivâmes à son extrémité, d'où, à notre grande joie, nous aperçûmes Paramatta, encore éloigné de six à sept milles. Nos inquiétudes se dissipèrent; je reconnus à l'aide de ma boussole de poche que Paramatta était à l'ouest-sud-ouest: je me dirigeai donc vers ce point, lorsque étant descendus dans la plaine, les hauteurs m'eurent fait perdre ce lieu de vue. Un marais nous barra le passage; nous en fîmes le tour. Parvenus à un endroit où nous n'avancions qu'avec peine à cause de l'épaisseur des broussailles, nos oreilles furent frappées d'un cri plaintif. L'étonnement nous rendit immobiles; je cherchai bientôt de quel côté il partait, et je découvris près de nous une caverne. Mon premier mouvement fut de m'éloigner; cependant je fis réflexion que je pourrais être utile à l'être qui gémissait; je m'avançai avec Tim vers la caverne. Grand Dieu! quel touchant spectacle s'offrit à ma vue! Une jeune sauvage assise sur un rocher, les yeux mouillés de larmes et douloureusement attachés sur un jeune homme étendu à terre. Cette femme était si profondément affligée, qu'elle ne m'aperçut pas lorsque j'entraï. Emu de compassion, je donnai mon fusil à Tim, et de crainte que la vue de cette arme n'effrayât la jeune fille, je fis signe à ce fidèle serviteur de sortir. En ce moment elle fixe ses yeux sur moi,

pousse un cri, et tombe sans connaissance sur le corps qui était à ses pieds. J'envoie Tim chercher de l'eau à une source qui jaillissait du rocher; je porte l'infortunée à l'entrée de la caverne; je lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage; elle revient à elle. Ses yeux en s'ouvrant me jetent un regard mêlé de douleur et d'effroi. Je m'efforce de la rassurer par tous les signes que je puis imaginer; je m'éloigne même de quelques pas pour lui faire comprendre que si elle le veut, elle peut fuir. Ma conduite la rassure; elle me fait entendre à son tour que cet homme qui est là est son frère. Affaibli par une blessure qu'il avait reçue la veille et par la perte de son sang, il n'avait pu, quoique soutenu par sa sœur, gagner son habitation: l'approche de la nuit les avait engagés à se réfugier dans cette grotte. J'examine le corps du jeune homme; il avait été blessé au-dessous du sein gauche, d'une lance dont la pointe barbelée était restée dans la plaie. Moitié par signes, moitié par quelques mots de la langue du pays que j'avais appris, j'instruis la jeune fille de mon aventure, et je lui fais entendre que je serais bien aise qu'elle consentit à me conduire seulement hors de ce lieu impraticable. Elle secoue la tête, et me montre le corps de son frère, comme pour me dire qu'elle ne peut consentir à l'abandonner; elle me fait signe que leur habitation n'est pas

éloignée et qu'elle se trouve près d'une montagne qu'elle m'indique. Je lui réponds de même, que si elle veut aller instruire ses parens du malheur qui lui est arrivé, je resterai près de son frère jusqu'à ce qu'elle revienne. La joie qui brille dans ses yeux m'annonce qu'elle m'a compris; un signe de tête exprime sa reconnaissance plus éloquemment que n'auraient pu le faire les paroles les plus expressives : elle s'élançe hors de la caverne, et dans l'instant disparaît à nos yeux.

« Cette scène douloureuse et touchante avait si complètement occupé toutes les facultés de mon âme, que je n'avais pas songé un moment aux dangers que l'arrivée des sauvages pouvait me faire courir : cependant Tim qui avait été plusieurs fois témoin de leur perfidie, me suppliait, les larmes aux yeux, de laisser là ce corps et de regagner notre demeure. Ebranlé par ses sollicitations qui réveillaient mes craintes, j'allais m'éloigner, lorsque jetant un regard sur l'infortuné que je gardais, je crus le voir respirer; en effet un léger mouvement qu'il fit, m'apprit qu'il n'était pas mort. Retenu par cette compassion si naturelle à l'homme pour les maux de ses semblables, je sentis mes craintes se changer en un vif désir de rappeler ce jeune homme à la vie. Une sueur froide couvrait déjà son visage et son corps. Je l'essuyai avec mon mouchoir; ensuite je le frottai

avec ma main : Tim suivant aussi l'impulsion de son caractère humain, joignit ses efforts aux miens. Bientôt une douce chaleur qui se fit sentir sous nos doigts, nous annonça que nos soins n'étaient pas inutiles : elle se répandit davantage; le cœur de l'infortuné battit plus fort. En ce moment sa sœur entra : elle était suivie de son père, d'un autre sauvage âgé et d'un garçon de douze ans. L'étonnement de nous voir occupés à frotter le corps du jeune homme les retint à l'entrée de la caverne.

« Je fis signe à la jeune fille qui aussitôt s'approcha sans crainte. Je lui donnai la main de son frère; transportée de sa joie elle s'écria : « *Didjerry-gour! didjerry-gour!* ( je vous remercie! ô je vous remercie! ) Puis se tournant vers son père, elle lui dit d'approcher. Alors je m'éloignai du jeune homme, que je laissai à leurs soins. Le vieillard examina la blessure; ensuite il extirpa très-adroitement la pointe de la flèche. Pendant l'opération le jeune sauvage ouvrit les yeux, et jeta sur son père un regard où se peignait la reconnaissance et l'amour. La jeune fille soulevait la tête de son frère appuyée sur son sein, pendant que le père et son ami s'occupaient des moyens de le transporter à leur demeure. Comme on n'était pas à plus d'une portée de fusil d'une rivière qui passait devant leur habitation, ils dé-